

dans une compagnie de R. H., où il a été très malmené, toujours parce qu'il était Flamand.

Dans la suite un soldat chante « Mijn Vlaanderen ».

Un commandant survient qui leur crie en français : « Tas de bandits flamands, qui osez manifester contre la patrie ! Bandits, voyous, retirez-vous tout de suite ! Je vous trouverai ! »

Un soldat flamand en flamand : « Vous dites ? Je ne comprends pas. »

Le commandant (en français) : Comment, tu protestes ! Tu refuses, saligaud ! Ici... (il prend le bonnet de police du soldat) « Ton nom »...

Le soldat (en flamand) : « Comprends pas ».

Le commandant : « Ton nom, sâle cochon ».

Le soldat : « Vous dites ? »

Le commandant : « Espèce d'imbécile, crapule, tu passeras conseil de guerre ».

Un soldat dit en flamand : « Commandant, cet homme ne mérite pas d'être puni. Pourquoi ne pourrions-nous pas chanter une chanson flamande ? Nous sommes Flamands ».

Le commandant répond : « Comment, toi aussi, espèce d'imbécile, de sâle Flamand !... Là ; ; ; (Il lui donne un coup de cravache). Le soldat crie et tombe, le commandant s'en va.

Les Flamands, surexcités, parlent avec véhémence de la conduite du commandant, quand survient la fiancée du soldat frappé. Elle appelle son fiancé, qui fait des efforts pour se lever. Il retombe exténué en murmurant : « Je meurs ».

La fiancée lève son poing crispé de haine, en criant :

« Hàvre, voilà encore une de tes victimes. »

Un aumônier arrive sur les lieux. Il venait d'apprendre du commandant qu'une manifestation avait eu lieu. Les soldats lui exposent ce qui vient de se passer, et l'aumônier répond par un discours qui dure 10 minutes, et qui débute en ces termes : « Toi, beau gars des Flandres, qui as tout sacrifié » etc...

Ce discours sert d'épilogue à la pièce.

Le jet de lettres dans nos tranchées ; la « boîte aux lettres ».

Van Sante, nous l'avons vu, faisait directement partie du 4^e bureau du N. O.-A. O. K. 4, et s'occupait ainsi principalement de la propagande au front belge. Il rédigeait et faisait rédiger des pamphlets, les faisait multiplier, puis jeter dans nos lignes, aux endroits renseignés par les soldats activistes ; à l'intérieur d'une petite torpille inoffensive, sur laquelle était collé un billet avec mention : « Journaux ». Mais Van Sante trouva quelque chose de plus efficace. Il recommanda à de Schaedrijver, Charpentier et Haesaert de demander des lettres pour le front belge aux personnes qui assistaient à leurs meetings, ou même d'aller trouver n'importe quelles personnes ayant de la famille à notre front, et de leur dire : « Si vous voulez faire parvenir une lettre, remettez-la nous. Nous la ferons passer par un pays neutre. Naturellement, vous ne pouvez écrire du mal des Allemands ». Et le plus souvent, la pauvre mère, la pauvre femme, ouvrant tout son

cœur, disait son désespoir, maudissait cette guerre qui ne finissait pas, dépeignait la cruelle angoisse au sujet du sort de l'aimé, et finissait : « Tâche de nous donner un signe de vie ! Rien qu'un simple petit mot ! »

Van Sante, une fois en possession de ces lettres, les faisait multiplier, et faire autant de paquets que de lettres différentes. Quand une division belge atteinte d'activisme était en ligne, des patrouilleurs allemands allaient déposer ces paquets à des endroits indiqués par les transfuges ; et, pour faire comprendre qu'on pouvait répondre, ils allaient placer par après, au même endroit, **une boîte aux lettres**.

Les alliés germano-activistes trouvèrent encore mieux. Ils firent écrire des lettres par des soldats transfuges ou prisonniers à des amis au front.

Les transfuges écrivaient dans ce sens :

« Nous sommes très bien ici (nombreux détails — p. ex. « Nous avons eu un congé de huit jours que nous avons passé dans notre famille »). Tu vois que tout ce qu'on racontait là-bas de la barbarie allemande n'était que du bourrage de crâne. Surtout, ici, plus de gardes à monter, plus de fatigues, plus de privations, plus de dangers ! — Viens nous rejoindre ! Ne te fais pas trouer la peau pour les gros bonnets qui se fichent de nous. Nous autres, nous n'avons que notre peau. Soyons assez intelligents pour la garder ».

Les soldats qui avaient réellement été faits prisonniers écrivaient dans le même sens, mais n'engageaient pas leurs amis à passer à l'ennemi. — Ces lettres-ci furent multipliées comme les autres, et adressées de la même façon. Et lorsque les patrouilleurs allemands allèrent placer la boîte aux lettres, ils placèrent en même temps — pour ceux qui n'auraient pas encore compris que pour être délivré de la guerre et pour pouvoir retourner auprès des siens, il suffisait de prendre le même chemin que la lettre-réponse — une pancarte invitant les Flamands à passer à l'ennemi.

Mais les transfuges activistes et les Allemands se faisaient, ici encore, de colossales illusions. Dans le nombre, il pouvait se trouver quelques faibles qui « flanchèrent ». Mais avec l'immense majorité de nos jass, « il n'y avait rien à faire » !

Un jour, un des principaux interprètes du N. O. innovait un système plus direct que la boîte aux lettres et que la pancarte. Accompagné de deux soldats activistes du camp de Courtrai, il s'était rendu au front, et là, « au bon endroit », « devant la bonne unité », il avait, avec ses deux acolytes, commencé à pousser, en flamand, des exhortations à la désertion. Ils n'eurent que le temps de se mettre à l'abri, et, comme Maître Corbeau, ils jurèrent — presque trop tard — qu'on ne les y prendrait plus....

UN

Livre Noir

DE LA

TRAHISON ACTIVISTE

PAR

RUDIGER

“ LE JOURNAL DES COMBATTANTS „
ORGANE OFFICIEL DE LA
FÉDÉRATION NATIONALE DES COMBATTANTS
11, QUAI DU COMMERCE, 11
BRUXELLES

PRÉFACE

Ce livre traite des trahisons commises au cours de la guerre par des soldats belges, victimes du maximalisme flamingant, dans les camps de prisonniers en Allemagne et au front de l'Yser. Ce n'est qu'après de longs mois d'hésitation, et après en avoir par deux fois reculé la publication (la première fois vers novembre 1919, la seconde fois en mars 1920), que je me suis décidé à le faire paraître, ne pouvant me résoudre à contribuer indirectement, par mon silence, à des manœuvres qui mènent à la ruine du pays. Je n'accomplis pas ce devoir sans profonde tristesse : parmi ceux que j'accuse, il y en a plus d'un que je voudrais pouvoir estimer, et la cause flamande qui leur fit commettre leurs crimes, reste la mienne.

Est-ce assez dire que les errements des uns ne m'aveuglent pas sur les fautes des autres ?

J'aurais préféré écrire en ma langue maternelle, mais ai cru devoir y renoncer pour des raisons pratiques.

J'ai tenu à user d'indulgence envers les personnes moins gravement compromises, en passant leurs noms sous silence.

Une enquête sérieuse fournira la preuve de tout ce qui est avancé dans ce livre, fruit de longues et minutieuses recherches à caractère purement personnel et privé.

Puisse mon humble et ingrat travail contribuer à délivrer la cause flamande d'individus qui la déshonorent !

Aux Combattants.

Camarades,

En terminant ce livre, je me trouve triste d'avoir dû remuer tant de choses écœurantes. Mais n'était-ce pas un devoir d'arracher le masque aux ennemis de la patrie ? N'est-ce pas toujours un devoir de proclamer la vérité ?

Avais-je le droit, comme Belge et comme Flamand, de parler en cette matière ?

Pendant la guerre, en Allemagne — où il y avait du danger à le faire — j'ai ouvertement prêché la fidélité au pays et au Roi. Depuis la guerre, en Belgique — où il y avait quelque danger à le faire — je n'ai pas hésité à me conduire en bon compagnon envers des flamingants imprudents, mais honnêtes. Enfin, n'ai-je pas moi-même été l'objet de menées sournoises et haineuses de la part de compatriotes sans discernement et sans caractère, parce que l'activisme ne m'empêcha nulle part et jamais de me sentir « Flamand ».

Camarades flamands,

Pour que, tous ensemble, fiers de notre Droit, nous puissions commencer le travail de justice et de pacification, il nous est un devoir, une nécessité, de poser un glaive nu entre nous autres et la triste bande des perdus. Alors nous réussirons, sûrement ! Par-dessus les têtes des semeurs de discorde et des arrivistes ! Pour le salut et du peuple flamand et du peuple wallon, dont les cœurs droits sont frères et ne demandent qu'à loyalement s'entendre. — Pour ma part, je n'ai jamais failli pour la Belgique : n'est-ce pas un gage que je ne faillirai jamais non plus pour les droits sociaux imprescriptibles du peuple flamand ?

Camarades,

J'ai l'impression de partir en mission, tout seul, par une nuit noire, au milieu des lignes ennemies. Vous seuls, vous savez ce qui se passe en ce moment-là dans le cœur du soldat. Il le fallait !... Mais lorsque, dans quelques heures, vous entendrez sauter la position ennemie, camarades, je vous en supplie, alors, tous, montez une fois encore à l'assaut ! Le pays, c'est nous autres ! Le pays n'a que nous pour oser et pour avoir du cœur ! Et lorsque, nous autres, nous disons : « Nous voulons ! », tous savent que le

chemin mène tout droit, et que la fin est honnête et élevée. Car dans le sang et dans le feu nos âmes se sont épurées à l'état de l'or le plus pur, et dans le grand vide de la Mort nos poumons ont exhalé les derniers germes de la mesquinerie et de l'égoïsme, pour se gonfler ensuite de l'éther léger de l'idéal et du sacrifice ! Debout, camarades ! Allons-y ! C'est pour la patrie, c'est pour nous-mêmes, c'est pour tous nos camarades qui sont restés là-bas !

Et si bien des personnages responsables restent indifférents ou complices, nous avons encore notre bon Roi, notre Chef de l'Yser, qui, au milieu des ministres, qui passent, et des Représentants du peuple, qui trop souvent ne représentent qu'eux-mêmes, saura encore mener la Belgique à l'Honneur et à la Victoire, parce qu'il est le Roi des Belges, et parce qu'il est Grand !

Rudiger.

FIN.
